

conserver la vigueur de la graine de Riga pendant plusieurs années, sans avoir à constater de dégénérescence très-sensible.

Enfin nous dirons comme dernière remarque sur la graine de lin, qu'elle conserve sa faculté germinative pendant plusieurs années pourvu qu'on la remue souvent, et même on assure que la graine de plus d'un an est préférable à celle de la dernière récolte.

Epoque des semailles.—Le lin redoute les gelées tardives du printemps. D'un autre côté la sécheresse lui est très-défavorable lorsqu'elle l'attaque dans sa première jeunesse parce qu'alors la plante n'acquiert qu'une faible hauteur. Il est donc important de choisir une époque où elle ait peu à craindre ces deux inconvénients. Généralement sous notre climat l'époque la plus favorable paraît être le milieu de mai.

L'époque la plus convenable étant trouvée; on choisit pour les semis un temps calme et modérément humide; mais un temps mouillé est très-pernicieux.

On sème le lin à la volée. Dans les contrées où cette culture est la plus soignée, on exécute les semis le soir ou le matin, parce que, dit-on, les semis faits sur le haut du jour donnent un lin qui fleurit inégalement. En effet, on comprend très-bien, que quelque soin que l'on apporte dans le hersage des graines, il doit y en avoir quelques-unes qui soient moins enterrées que les autres, de sorte que les premières étant surprises par les ardeurs du soleil avant d'avoir pu s'imprégner de l'humidité de la terre, germent plus lentement, poussent moins rapidement et mûrissent plus tard.

Quantité de semences.—Cette quantité varie surtout suivant le but que l'on se propose dans la culture du lin. Quelquefois on désire obtenir de la filasse en même temps que de bonnes graines, nous ferons remarquer ici que dans ce cas, la qualité de la filasse laisse à désirer; d'autres fois, on ne cultive le lin que pour sa filasse. Dans ces deux cas la quantité de semences, ne peut être la même. En effet, pour avoir de bonnes graines, les plantes doivent être clair-semées, car autrement, elles végèteraient mal, s'étioleraient, tout l'organisme serait en souffrance et les graines seraient mal nourries; tandis que pour avoir de la filasse bien fine et longue, il est nécessaire que les plantes soient serrées les unes contre les autres, afin qu'elles croissent en longueur sans que leur grosseur en soit sensiblement augmentée; un obtient ce dernier objet en semant dru.

Alors dans le cas où l'on cultive pour la graine et la filasse, on sème, dans la proportion d'un minot environ par arpent. Si l'on tient surtout à la finesse de la filasse on élève la proportion jusqu'à 2 minots et 2½ minots par arpent.

Lorsque la graine est confiée à la terre, on herse légèrement pour l'enterrer à une petite profondeur. Pour cela on emploie une herse légère en bois, ou mieux d'épines. Puis on roule fortement pour bien tasser la terre et mettre les graines en contact immédiat avec elle. Ce roulage est surtout de rigueur dans les terres légères, ou lorsque le temps est sec.

Généralement la levée se fait 8 à 9 jours après le semis.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Le nouveau gouverneur-général, Sir John Young, doit arriver en Canada le 10 du courant, et lord Monk s'embarquera pour l'Angleterre, le 14, sur le *Nestorian*.

Une lutte électorale, dont toute la presse canadienne à peu près s'est assez vivement occupée, vient de se terminer dans le comté de St. Maurice. M. le Dr. Lacerte a été élu député pour les Communes à une majorité de plus de 200 voix sur son compétiteur, M. Gérin.

Entr'autres malpropretés qui circulent de par le monde, on peut mentionner le *Pays* de Montréal, qui, grâce à l'aide qu'il vient de recevoir des protestants, est passé depuis quelques jours à l'état de journal quotidien. Nous devons nous rappeler que, dans leur mandement, les Evêques de la Province ecclésiastique, réunis en Concile, ont déclaré que les fidèles ne peuvent lire une pareille feuille, sans se rendre coupables de faute grave. Il faut en dire autant de la *Lanterne*, porte-ordures de M. Buies, le garibaldien.

C'est mardi dernier, 3 novembre, qu'a dû avoir lieu l'élection du nouveau Président des Etats-Unis. Les partis, qui sont en lutte, se sentent probablement fort soulagés aujourd'hui, car ils se sont terriblement donné de l'occupation: et du mouvement depuis que l'agitation électorale est commencée, c'est-à-dire, depuis plusieurs mois. Bien sûr qu'on ne se fut pas autant remué, s'il se fut agi du seul bien public; les vilaines passions aiment le tapage, elles qui ne pêchent qu'en eau trouble.

Puisque nous en sommes au chapitre des Etats-Unis, il ne sera pas hors de propos de donner les chiffres qui représentent la dette publique de ce pays, à des époques qui ne sont pas encore fort éloignées de nous. Ces chiffres sont donnés par le M. Johnson dans une lettre qu'il adressait dernièrement au général Ewing. En 1849, cette dette était de \$64,000,000; elle était encore la même en 1860, lorsqu'éclata la guerre civile. En 1866, elle excédait la somme énorme de \$2,800,000,000. M. Johnson affirme que des sommes immenses sont extorquées et gaspillées en dépenses extravagantes, et que, si les abus se continuent, la banqueroute aura bientôt entraîné le pays à sa ruine.

Les révolutionnaires d'Espagne, comme les révolutionnaires de tous les pays, se livrent, dans l'ivresse que produisent les premiers succès, à toutes les excentricités de la joie la plus folle. Le duc de la Torre, Serrano, est pour le moment leur idole; ils le couvrent de baisers. Ils chantent la liberté sur tous les tons et apprennent au monde civilisé que l'Espagne va maintenant vivre d'une vie nouvelle, vie forte et durable, dont les fruits seront, entr'autres, le progrès toujours croissant. Au nom de cette liberté, qui n'est autre chose que la licence ou le privilège qu'a la canaille de persécuter ce qu'elle ne peut salir, les révolutionnaires ont chassé les Jésuites, ordonné la fermeture des couvents de femmes, confisqué leurs biens, brûlé les images de Pie IX et déclaré la suppression de certains séminaires. Jusqu'à aujourd'hui donc, leur besogne n'a consisté qu'à démolir, à insulter, à piller l'Eglise; cette besogne est chose facile, elle ne suppose pas un grand mérite et ne rapporte pas beaucoup d'honneur. Mais il s'agit maintenant de savoir ce qu'ils vont édifier sur ces ruines, qui, depuis le 29 septembre dernier, se sont amoncelées sur la terre d'Espagne, l'un des plus glorieux pays de l'Europe. Ils ne le savent pas probablement eux-mêmes, et la preuve, c'est qu'ils paraissent fort embarrassés sur la nature du nouvel ordre de choses à établir.

On regarde la république comme impossible en Espagne et la monarchie comme devant être le tombeau des ambitions des généraux espagnols qui ont trahi leur souveraine. Ceux que l'on nomme comme pouvant être appelés à ceindre cette couronne de Charles-Quint, laquelle vient d'être traînée dans la boue, sont le duc de Montpensier, le prince Alfred d'Angleterre, le prince Amédée d'Italie, le prince des Asturies, Don Carlos et le prince Napoléon. Mais au milieu de la cohue actuelle, il n'est guère possible de prévoir ce qui aura définitivement lieu.

La révolution d'Espagne, comme nous le disions, dans notre dernière revue, s'est faite, non pas pour mettre un terme à des abus qui pesaient lourdement sur le peuple, mais bien pour ôter une force à l'Eglise. Les actes, par lesquels un peuple conquiert la véritable liberté, ne s'accomplissent pas aux cris de :